

**GAUDIUM et SPES,
boussole pour notre temps
dans l'histoire du Salut**

Michel Camdessus

Ancien Directeur Général du Fonds Monétaire International

Paris - Notre-Dame - 7 mars 2010

En mémoire
du R.P. Jean-Yves Calvez s.j.
qui a tant fait pour transmettre
le message de Gaudium et Spes,
en sourcier de l'Espérance

Le Père de La Soujeole vient de nous le dire : dans le cours de l'Histoire, dessein de Dieu et desseins de l'homme libre et pécheur se conjuguent. Un simple regard sur les 45 ans qui se sont écoulées depuis la clôture de Vatican II en dit long là-dessus. Quarante-cinq ans : espace infime dans la longue histoire du salut, mais c'est le temps donné à nos générations. Il s'ouvre sur cette Pentecôte qu'a été le concile. Il s'achève en une crise si grave qu'elle nous oblige à changer de route. Mais pour aller où ?

En ce temps de crise, c'est-à-dire de dangers mais aussi de chances nouvelles, il est bon de se rappeler que le concile a voulu s'achever en adoptant un texte sans précédent dans l'histoire de l'Église, la « constitution pastorale » *Gaudium et Spes* sur la présence et l'action de l'Église et des chrétiens dans le monde d'aujourd'hui.

Que nous disait-il ?

Qu'en avons-nous fait ?

Que nous dit-il encore aujourd'hui ?

*
* *
*

Que nous disait-il?

En ce beau milieu des années 60, ce texte a touché les cœurs. C'était - comme l'a dit Benoît XVI¹- « un '*oui*' fondamental à l'âge moderne ». Son ton était neuf. C'était un ton de confiance et d'ouverture au monde. Un ton d'amitié et un appel à l'engagement dans tous les combats pour l'homme.

Pour la première fois de façon aussi nette, l'Église ne parlait plus au monde comme de l'extérieur, mais de son cœur-même, en solidarité de destin avec lui. Voici ses premiers mots : « Les joies et les espoirs (*Gaudium et Spes*), les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur... La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire ».

Les quatre premiers chapitres sont de cette veine. Ils partent d'une analyse anthropologique de la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui : dignité et mystère de la personne qui trouve en Jésus-Christ la manifestation de ce qu'elle est et de sa vocation dernière qui est divine. Vocation communautaire aussi car -je cite- « il y a une certaine ressemblance entre l'union des Personnes divines et celle des Fils de Dieu », d'où la responsabilité pour l'homme de promouvoir le bien commun en « stimulant chez tous la volonté de prendre part à ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie et cela correspond au dessein de Dieu » ... Ce service terrestre des hommes dans le travail, génération après génération, prépare la matière-même du royaume des cieux.

¹ Discours du 22 décembre 2005 à la Curie.

« Mystérieusement -je cite encore-, le Royaume est déjà présent sur cette terre ; il atteindra sa perfection quand le Seigneur reviendra » (GS, § 39), récapitulant toutes choses en Lui qui « est le point vers lequel convergent les désirs de l'histoire et de la civilisation, le centre du genre humain, la joie de tous les cœurs et la plénitude de leurs aspirations ». Vous croiriez entendre du Teilhard de Chardin mais c'est tout simplement Gaudium et Spes, § 45.

Pour le temps qui s'ouvrait en ce dernier tiers du XXe siècle, le texte signalait cinq enjeux de particulière importance :

- 1) la sauvegarde de la vie, de la famille et du mariage,
- 2) l'essor et le partage mondial de la culture,
- 3) le développement intégral de l'homme et du monde au moment où l'« économisme » s'affirme et avec lui, le risque d'« une régression de la condition sociale des faibles et du mépris des pauvres »,
- 4) la vie de la communauté politique nationale et internationale,
- 5) enfin, la sauvegarde de la paix et la construction de la communauté des nations.

Voilà, en deux mots, Gaudium et Spes. Mais cent vingt pages en cent vingt secondes, c'est vraiment trop bref !

*
* * *

Qu'en avons-nous fait ?

Le concile a inauguré un temps d'ardeur et d'espérance. Je pense à tant de chrétiens que j'ai connus dans notre pays ou rencontrés en Afrique, en Amérique Latine, en Asie. Toute une génération d'hommes et de femmes s'est levée pour se mettre au service des plus pauvres et elle y a été fidèle parfois jusqu'au martyre. Deux de mes amis ont été de leur nombre. Le vrai visage de l'Église s'est en cela mieux révélé aux hommes. Qui peut douter encore de la sincérité de son engagement au service des plus pauvres : victimes du SIDA ou de la pauvreté extrême dans les pays en développement, exclus ou immigrés dans nos pays d'Europe ?

Oui, nous avons connu des changements positifs, et cela au milieu des tensions et des remises en cause d'un monde secoué par l'ébranlement culturel et social de 68... L'Ancien Testament a été rendu aux fidèles. L'engagement œcuménique s'est accentué, mais que de tensions aussi dans l'Église entre ceux qui voient le concile comme discontinuité et rupture et ceux qui le voient comme renouveau dans la continuité ! Dans le champ qui est le mien de l'économie et auquel je vais m'en tenir, quelle passivité collective des hommes devant la dérive subreptice de l'économie vers un système s'affranchissant de façon de plus en plus radicale de toutes les considérations morales susceptibles d'entraver la « maximation » immédiate du profit ! Nous savons où cela nous a conduits : au dérèglement total du système et à une crise d'une profondeur inconnue depuis les années 30, frappant en particulier, comme toujours, les plus pauvres. Nous sommes aujourd'hui face à ses séquelles durables, en proie au doute, sans boussole fiable pour la recherche d'un autre chemin.

Les gouvernements, certes, reconnaissent maintenant la nécessité d'engager des réformes d'une vaste portée et d'introduire des régulations dans la sphère financière. C'est essentiel ; l'État doit assumer ses responsabilités dans le respect de la liberté d'entreprendre, mais il ne peut combattre seul ces désordres à leur racine-même, dans le cœur et le comportement des hommes. Or, à tous les stades de la montée de cette crise, il y a eu un mélange constant d'erreurs techniques et de fautes morales lourdes, comme si le sens éthique avait déserté l'économie.

Le fait que notre monde se soit installé ainsi dans l'« irrationnelle exubérance »¹, le fait qu'aucune résistance sociétale ou citoyenne suffisamment vigoureuse ne se soit organisée, le fait que des dirigeants responsables se soient laissés emporter dans ce dérapage collectif, soulèvent une question que j'ai retournée cent fois : comment cela a-t-il été possible ? Il fallait pour cela que les comportements de tous les acteurs s'enracinent dans un contexte culturel où la séduction de l'argent soit telle qu'elle entraîne un aveuglement collectif -« cœurs aveuglés » que nous étions !- et que toutes les vigilances soient désarmées, à un moment où le « gagner plus pour consommer plus » était devenu le mobile, certes non exclusif, mais dominant. La cupidité devenait, en effet, politiquement correcte. L'argent facile devenait idolâtrie. Comme le dit Jean-Claude Eslin, « la consommation devenait destin » ; la vie se vidait de sens. Voilà la sous-culture -disons même hardiment la culture- que nous avons partagée. Elle devenait le terreau fertile de tous les abus de la sphère financière jusqu'à son effondrement actuel dans ce vide éthique.

Il nous faut le reconnaître, car sortir du déni est le premier pas de toute remise en marche, nous nous sommes tous -à des degrés divers- laissé imprégner de cette culture aux antipodes de Gaudium et Spes. Eh bien, alors revenons-y.

*
* *
*

Que nous dit-elle aujourd'hui ?

Simplement, une parole à vivre maintenant et, vous allez le voir, une parole plus pertinente que jamais pour contribuer à renouveler cette culture et bâtir une économie digne de l'homme.

Certes, l'on nous dira que la seconde partie du texte visait, dans un climat d'euphorie, les problèmes immédiats des années 60 et que d'autres immenses questions, telles que le changement climatique, sont apparues, que la population mondiale a doublé depuis 1965... certes ! Mais le cœur du message est tout aussi vrai et encore plus urgent aujourd'hui, car il ne doit pas y avoir de pages blanches dans l'histoire du salut. Chaque génération est appelée à se remettre en route. Gaudium et Spes peut nous y aider car à ce destin de consommation et d'accaparement dont nous vivons l'effondrement, elle propose l'antidestin par excellence : celui d'une vie

¹ Le mot, on s'en souvient, est d'Alan Greenspan, en 1996, alors qu'il était Gouverneur de la Federal Reserve américaine.

orientée vers le bien commun universel¹ au prix, s'il le faut, de choix très concrets et radicaux dans le réel de nos vies. Voici trois exemples de ces choix, mais vous en trouverez d'autres ! Et aujourd'hui en est « le moment favorable » (II Cor 6-2).

- Le choix d'abord d'**introduire le don et la gratuité au cœur-même de l'économie marchande** pour répondre -je reprends Gaudium et Spes- au scandale des « inégalités économiques et sociales excessives entre les membres ou entre les peuples d'une seule famille humaine ». Pourquoi le don ? Parce que l'homme est créé à l'image de Dieu dont le don est l'être-même. Ce don, fût-ce sous ses formes les plus modestes, est -je cite- « prolongement de l'œuvre du Créateur. Il est apport personnel à la réalisation du plan providentiel dans l'histoire » (GS 34). Il doit donc avoir sa place aussi au cœur d'un système économique moderne², d'autant que, reconnaissons-le, il n'est, le plus souvent, que simple justice, face à des inégalités criantes. Raison de plus, donc, pour élargir sa place. A notre échelle individuelle, nous connaissons bien des formes du don -sans même les nommer ainsi- y compris celle du don de notre temps. A l'échelle des nations, sous la forme d'une aide publique au développement (APD) vraie, le don suscite « un essor... d'un tout autre prix que l'accumulation possible de richesses extérieures » ; il contribue à former « peu à peu comme une communauté une au sein de l'univers ». Le don et le partage doivent donc être partie intégrante de cette « grande redistribution des ressources planétaires » dont Benoît XVI vigoureusement souligne l'urgence. Dans bien des pays avancés dont le nôtre, prenons garde en ce moment : l'APD stagne ou elle régresse ; or, elle est évidemment, indispensable à la reconstruction des pays dévastés par les catastrophes naturelles comme Haïti. Elle est indispensable à la réalisation des objectifs du millénaire là où ils sont le plus compromis, en Afrique, surtout, qui sera bientôt peuplée d'un milliard d'habitants ; bref ; le don est la condition-même de l'enfantement d'une nouvelle civilisation où les pauvres aient davantage leur place et un avenir dont ils puissent être les premiers artisans. Alors, quand le scandale de l'argent-roi nous révolte, quand le risque de régression de la condition des pauvres se manifeste, risquons le don !
- Second choix : la **responsabilité face à un environnement menacé** - « La responsabilité, c'est la prise en charge du plus fragile », disait Ricœur. Elle est aussi exercice de la solidarité fondamentale de l'homme et de son environnement, de l'homme et des générations qui le suivent. Nos sociétés en ont pris récemment une conscience plus vive. Le vert est à la mode, mais l'urgence est à une responsabilité autre que de surface. Au moment où nous découvrons que le modèle de consommation atteint par les pays riches -et qui se généralise aux pays émergents- butte désormais sur les limites de ce que la planète peut produire de façon durable, il nous faut apprendre à user et à jouir de la création nous dit Gaudium et Spes, « dans un esprit de liberté et de pauvreté » (GS 37) ; il nous faut apprendre d'urgence cette « frugalité heureuse » dont parle si bien Jean-Baptiste de Foucauld.

¹ On gardera en mémoire sa définition précise : la recherche de toutes les conditions sociales qui permettent aux communautés humaines, comme à chacun de leurs membres, de s'épanouir dans le bien et, par là, à accéder au bonheur et à la réussite finale.

² Les apports de l'anthropologie suggèrent d'ailleurs de prendre en compte une loi première de la vie humaine, la loi primordiale de l'échange « donner, recevoir, rendre » que Marcel Mauss a cherché à élucider dans l' « Essai sur le don » - 1924, Paris PUF.

Il nous faut nous engager dans tous les combats pour la préservation de l'environnement et surtout pour aider les pays pauvres à s'adapter aux changements climatiques¹, faute de quoi nous disent les experts les plus sérieux, les toutes prochaines décennies verront entre 75 et 200 millions de « migrants climatiques » chassés de chez eux par l'impossibilité croissante d'en cultiver les terres, s'ajouter à la foule des migrants que nous connaissons aujourd'hui.

- Choix, enfin, de **l'ouverture à l'étranger et à l'engagement dans la vie internationale pour faire avancer une fraternité universelle** - A l'heure où les problèmes les plus graves (pauvreté, environnement, sécurité alimentaire, menaces pour la paix, etc.) revêtent tous une dimension mondiale, ce choix s'offre à nous, d'abord à notre porte, dans l'accueil de l'immigré. Ce choix appelle aussi la réforme et le renforcement inventif des organisations européennes et mondiales. Ce progrès vers une « meilleure organisation de la société humaine » promu main dans la main avec les autres hommes a « beaucoup d'importance, nous dit Gaudium et Spes, pour le Royaume de Dieu ».

Gratuité, responsabilité et solidarité à l'égard des pauvres, de l'environnement et des générations qui nous suivent : l'humanité s'ouvre beaucoup plus qu'on nous le dit, à ces valeurs.

Ils sont nombreux ceux qui s'engagent -des jeunes surtout- sur ces chantiers de l'aide au développement, de l'accueil des immigrants, de l'accompagnement des exclus, de la construction fraternelle de la communauté des Nations.

Aux Semaines Sociales de France, j'ai pu admirer de près la diversité de ces engagements, de ces choix radicaux pour le bien commun. Ce sont, évidemment, des signes de l'action, ces « signes des temps » que Gaudium et Spes nous fait un devoir pressant de scruter. Rappelons-nous Jésus, dans St Matthieu : « Le ciel est rouge feu, il fera beau... ». Reconnaissons-les pour soutenir notre Espérance dans ce monde qui change et où Dieu a déjà semé les graines de la fraternité.

*
* *
*

Revenons donc pour finir à Gaudium et Spes, joie et espérance ! C'est à la source-même de l'espérance qu'il faut revenir ! Elle est souvent enfouie, aujourd'hui, sous les scories d'une civilisation de l'avoir, mais elle est là, vous savez, comme l'eau souterraine qui fait se tordre la baguette du sourcier. Gaudium et Spes peut être exactement cela : cette baguette de coudrier qui nous ramène à la source de l'Espérance, l'Espérance du Salut, pour le monde et tous les hommes. Accueillons donc l'élan de l'Esprit qui est souffle, feu et source vive, pour vivre de cette Espérance et la partager avec « les hommes répandus sur toute la terre » (GS § 93).

_ *_ *_ _

¹ Ici aussi, il s'agit de la simple réparation d'une injustice ; les pays riches émettent du CO₂ en excès, et ce sont les pays les plus pauvres qui en sont les victimes.